

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



La révolte des barons, 1264-1267

Le prince Édouard à la bataille de Lewes



MWF067

delPrado
éditeurs

OSPREY
PUBLISHING

Directeur de la publication :
Juan Maria Martínez

Coordination éditoriale :
Juan Ramón Azaola,
Jean-François Bueno

Assistante d'édition :
Pilar Rodríguez

Directeur de collection :
Max Mandrin

Traduction :
Antoine Bourguilleau

Correction :
Marie-Laure Baruteau

Coordination de production :
Rolando Dias

Conception et maquette :
Beagle Editions, Digraf

Photocomposition :
FCM

Imprimé par :
Gráficas Alमुdena

© pour la présente édition :
DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005
4, rue de Rome- 75008 Paris

Text par Neil Grant © 2005 Osprey
Publishing Ltd
Illustrations : p 13 Graham Turner
Conseiller historique : Dr David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous
droits réservés pour les textes et les
illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8
Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de jouaux de vous réserver
vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En
achetant chaque semaine votre numéro chez le même mar-
chand de jouaux, vous serez assuré d'être immédiatement
servi, en nous facilitant la précision de la distribution.
Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée
de 6 mois à compter de la date de parution du dernier nu-
méro de la collection.

POUR TOUT RENSEIGNEMENT :
Informations Produit/Abonnés :
Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la
minute)
Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73
Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux mar-
chands de jouaux et dépositaires de presse : 05 61 72 75 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé
par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des
amendes, en plus des indemnisations correspondantes pour
des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient,
plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publique-
ment, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, ar-
tistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation
ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou
communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autori-
sation obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des com-
posants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de
numéros ainsi que le prix de vente si des circonstances tech-
niques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en
soit, les composants affectés par ces changements seraient
remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces
éléments peuvent différer sensiblement de ceux que repro-
duit le support promotionnel dans le cas des circonstances
précédemment évoquées.

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



PLAN DE L'ŒUVRE

Chevaliers et Soldats du Moyen Âge est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est
composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine,
ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part
le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le
prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être
vendue séparément.

En France :

MLP
Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée
38070 Saint Quentin Fallavier
Tél. : 04 74 82 14 14
Fax : 04 74 94 41 91

En Belgique :

AMP
1, rue de la Petite Île
1070 Bruxelles
Tél. : (02) 525 14 11
Fax : (02) 520 12 29

DISTRI-MEDIAS

11 bis, avenue de Larriue
BP 73621
31036 Toulouse Cedex 1
Tél. : 05 61 72 75 17
Fax : 05 61 72 76 28

En Suisse :

Naville Presse
38, avenue Vibert
1227 Carouge
Tél. : (022) 308 04 44
Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal
de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom,
prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre
commande à l'ordre de Delprado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à
la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit
nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

France, Belgique et Suisse :

DISTRI ABONNEMENTS
11 bis, avenue de Larriue
BP 73621
31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

LA RÉVOLTE DES BARONS, 1264-1267

Dans l'Angleterre du XIII^e siècle, le pouvoir est encore fondé sur un système d'allégeances féodales entre le roi et ses barons. Si leurs intérêts sont souvent convergents, les causes de désaccords ne manquent pas. Mais lorsque les relations se rompent, les troubles qui en résultent incombent bien souvent au pouvoir royal.

Le roi Richard Cœur de Lion a été un souverain très souvent absent, ce qui ne l'empêche pas d'exiger la plus complète soumission à ses barons. On conçoit aisément ce que cette attitude peut avoir de dangereux. Mais Richard ne manque pas de se poser comme le digne héritier de son père, Henri II – considéré comme le créateur du code des lois anglaises –, ni de faire valoir ses droits « naturels » au trône de l'empire angevin. De plus, ses grands succès militaires, sa fortune et le choix de ministres compétents lui assurent une autorité qu'il entend incontestable.

Le successeur de Richard, le célèbre Jean sans Terre (qui règne de 1199 à 1226) est moins chanceux. Pour commencer, ses droits successoraux ne sont pas incontestables. Certaines régions de l'empire angevin lui préfèrent d'autres prétendants. L'Anjou, par exemple, ainsi que le Maine et la Touraine, sont partisans de son neveu, Arthur



Le château de Rochester, dans le Kent, construit vers 1127. L'unique tour ronde d'angle est attaquée par le roi Jean durant la révolte des barons, en 1215.



Gisant du chevalier Guillaume de Salisbury dit « Longue Épée », dans la cathédrale de Salisbury, vers 1230-1240. Il est recouvert, des pieds à la tête, d'une armure de mailles et porte probablement une coiffe rembourrée pour soutenir son heaume à fond plat.

À droite : les barons obligent Jean à signer la Grande Charte en 1215, dont il n'a alors pas l'intention d'honorer les termes. (Beagle)

de Bretagne qui n'a pourtant que douze ans. Jean parvient à éviter la guerre civile, mais le prix à payer est lourd. Non seulement il est suspecté d'avoir provoqué la mort du jeune Arthur, mais il doit par ailleurs céder de nombreuses terres au roi de France Philippe Auguste, dont il tient ses possessions françaises en fief. Il se met Hugues de Lusignan à dos en épousant sa fiancée, Isabelle d'Angoulême, sans lui offrir de compensations suffisantes. Lorsque Hugues se tourne vers le roi de France, au mépris des lois féodales (qui veulent que la suzeraineté ne puisse sauter aucun maillon de la chaîne), le roi de France ordonne la confiscation de toutes les terres de Jean en France.

Jean, fort mauvais diplomate, tend à suspecter tout le monde. Par ailleurs, la mort d'Arthur et sa provocation envers les barons d'Anjou lui valent d'être particulièrement impopulaire dans le royaume de France. En 1203, il est contraint de se replier en Angleterre. Les choses ne s'y déroulent guère mieux, car la paranoïa de Jean lui attire l'hostilité des barons ; de plus, il est rendu responsable de l'inflation galopante, encore renforcée par une augmentation de l'impôt. Il trouve par ailleurs le moyen de se quereller avec l'Église, à tel point que le pape Innocent III l'excommunie et place le royaume d'Angleterre sous interdit : durant six années, les offices religieux vont être suspendus dans tout le pays. Or rares sont les événements aussi susceptibles de faire vaciller un trône que le retrait du soutien de l'Église.

Jean finit par rentrer dans les bonnes grâces du pape, mais les efforts entrepris pour reconquérir les territoires perdus en France se soldent par un échec et provoquent une révolte en Angleterre. Il n'existe alors pas de monarque susceptible de le remplacer (le nom d'un jeune prince français circule en Angleterre, mais ce dernier ne semble pas un candidat sérieux). Aussi, au lieu de tenter de déposer Jean, les barons anglais décident de mener une politique de réformes, aujourd'hui considérées comme le fondement des libertés individuelles anglaises. C'est à contrecœur que le roi valide ces réformes lors d'une cérémonie qui se tient en 1215 sur une petite île de la Tamise.

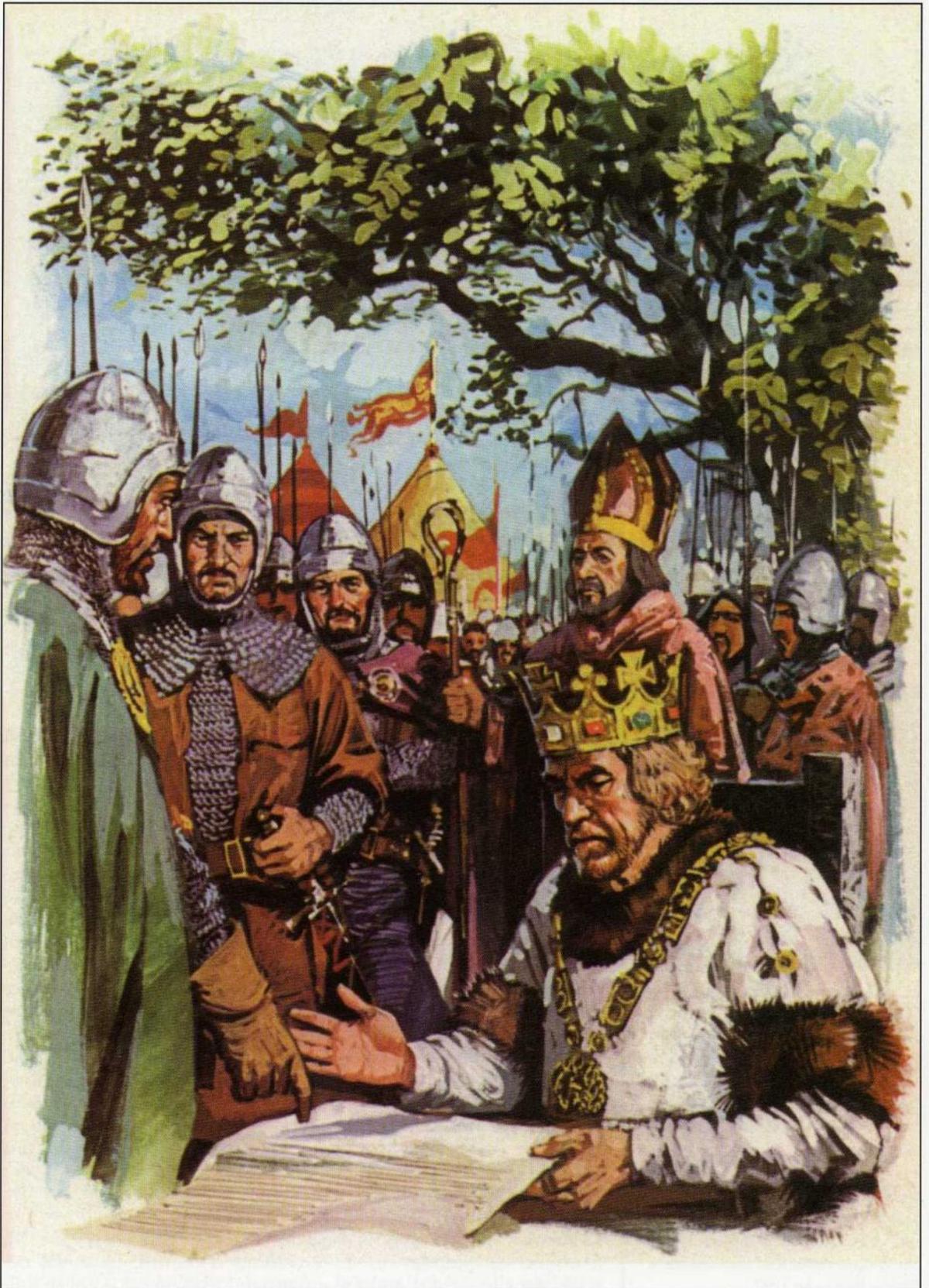
Jean ne signe le document que pour gagner du temps, et ses attermoissements pour mettre en œuvre la Grande Charte (Magna Carta) provoquent de nouvelles tensions et des conflits. Jean meurt peu après, laissant son royaume en pleine guerre civile.

ROI, PRINCE ET BARONS

Le fils de Jean, Henri III, âgé de neuf ans, lui succède. La minorité des rois est une des faiblesses de la monarchie médiévale, mais cette fois le conseil de l'enfant-roi gouverne sagement. Il rattrape certains échecs militaires de Jean et repousse les envahisseurs français. Mais, à partir de 1232, alors qu'Henri exerce désormais le pouvoir, les fiefs anglais en France commencent à diminuer comme peau de chagrin. Bientôt, seul le duché de Gascogne demeure entre ses mains.

Si la Magna Carta est révisée et republiée, le mécontentement des barons continue de troubler les affaires. Leur principal grief est d'être écarté du gouvernement au profit des favoris d'Henri, qui sont souvent des étrangers. La situation s'aggrave encore lorsque Henri appuie les Lusignan, ses demi-frères (enfants issus du second mariage de sa mère). Une décision qui se révèle une source de troubles supplémentaires dans une Angleterre de plus en plus chauvine.

La situation s'aggrave un peu plus lorsque Henri III tente de s'emparer du trône de Sicile au profit de son second fils, Edmond. Le





Le grand sceau du roi Henri III.
(Beagle)



Le sceau de John de Warenne, comte de Surrey, le montrant en ordre de bataille sur son cheval, dont le caparaçon arbore les armoiries du comte. Il soutient Henri III contre les barons, combat à Lewes puis se réfugie en France, perdant ses terres. Il rentre en 1268 pour les reprendre et, en 1282, acquiert un autre comté, dans le Sussex. Il dirigera l'armée qui sera débordée puis taillée en pièces par William Wallace et ses Ecossais à Stirling Bridge en 1297.

pape en a certes accepté le principe (il en est même à l'origine), mais Manfred, souverain de Sicile, ne l'entend pas de cette oreille. Henri est tellement désireux d'accepter l'offre du pape qu'il apure en toute hâte les dettes considérables contractées par le pape dans sa lutte contre Manfred et continue de financer la conquête de la Sicile.

C'en est trop pour les barons anglais qui, en 1258, écartent plus ou moins le roi en mettant en place un conseil de barons, censé prendre les rênes du gouvernement. Ce conseil est à l'origine de nombreuses réformes connues sous le nom de « Provisions d'Oxford » (1258). La tension entre le roi et les barons est telle qu'une guerre civile paraît inévitable. Mais la guerre n'éclate qu'en 1264. Entre-temps, les différends entre les barons et le roi se sont concentrés sur un seul point : le roi a-t-il ou non le droit de recourir à des étrangers comme conseillers. Cette question met en lumière un autre particularisme de l'identité anglaise : un nationalisme avéré.

Le conflit aurait pu débiter plus tôt si les barons avaient disposé d'un chef incontesté. Paradoxalement, lorsqu'ils en trouvent un, il s'agit d'un Français, qui, ayant débarqué en Angleterre à l'âge de 21 ans, ne parle pas un mot d'anglais. Simon de Montfort (le jeune), rejeton d'une famille noble française, a entrepris de faire valoir ses droits, qu'il tient de sa mère, sur le comté de Leicester (1230). Il devient l'ami du roi Henri III, qui lui donne sa sœur en mariage et le château de Kenilworth comme résidence.

Montfort gouverne la Gascogne au nom du roi, demandant (et obtenant) le titre de régent (ainsi qu'une confortable rente). Administrateur efficace, bien que rigide et fort brutal, Simon choisit d'apporter son appui au clergé et aux intellectuels. C'est aussi l'un des rares barons à comprendre que les classes sociales inférieures commencent à prendre de l'importance. Chef né et excellent soldat (la régence du trône de France lui fut proposée, mais il repoussa cette invitation en 1252), il est tenu par ceux qui le jalouent comme quelqu'un d'arrogant et peu enclin à se soucier des intérêts des autres.

Les relations entre Simon et le roi sont houleuses. Ils se querellent et se réconcilient à de nombreuses reprises. Mais, dans les années 1250, Simon se rapproche des barons, qui soutiennent le programme de réformes fixé dans les Provisions d'Oxford. Il s'impose donc peu à peu comme celui qui pourrait prendre leur tête.

Henri accepte tout d'abord les Provisions d'Oxford, qui rendent le gouvernement royal dépendant de l'assentiment de parlements baronniaux permanents et expulse tous les étrangers. Toutefois, lorsque le pape le dispense de les respecter, il les rejette. C'est alors que Simon en conclut qu'Henri III n'a tout simplement pas la carrure d'un roi. Henri est un homme simple, un bon père de famille, plus intéressé par la reconstruction de l'abbaye de Westminster que par la politique. La nouvelle Constitution est dans les faits inapplicable, car elle lie littéralement les mains de l'exécutif et n'est pas très populaire. Édouard, héritier du trône, appuie en sous-main la résistance. Tous les barons ne soutiennent pas les réformes. De fait, et bien qu'il ait pris en compte les ordres inférieurs – une obligation prévue dans les Provisions de Westminster qui confirment les Provisions d'Oxford en 1260 –, le gouvernement baronnial provisoire dure moins de trois ans.

LA RÉVOLTE DES BARONS

La guerre civile est provoquée par la décision du roi de France, Louis IX, d'arbitrer la querelle sur les Provisions d'Oxford. Louis IX déclare, dans le « dit d'Amiens » (janvier 1264) que si le roi se doit



La forteresse de Londres est un palais normand en forme de tour comprenant des salles destinées à diverses cérémonies.. La « Tour Blanche » devient un symbole du gouvernement royal pour des siècles.

d'obéir à la Grande Charte, les Provisions d'Oxford vont trop loin et ne sont pas valables. Le pape délie ensuite Henri de son serment de les respecter. De son côté, le roi de France recrute des mercenaires, tandis que Simon de Montfort lève une petite armée, essentiellement constituée de Londoniens. Parallèlement, il fait arrêter de nombreux étrangers célèbres, confisquant leurs biens.

De nombreux barons, connaissant l'arbitrage du roi Louis et la position du pape ainsi que des ambitions de Simon, préfèrent rester neutres. Il reste que le jugement de Louis, confirmé par le pape, place les réformateurs dans une position inconfortable, eux qui avaient juré de respecter le jugement de Louis. Ils ne peuvent accepter le « dit d'Amiens », qu'ils présentent, de manière fort peu convaincante, comme étant en contradiction avec le serment qu'ils ont fait de respecter les Provisions d'Oxford.

D'autres barons pensent différemment, certains soutiennent le roi, d'autres se retirent. Mais la cause royale compte de nombreux partisans. Aussi, Henri décide-t-il de sortir de la Tour de Londres, où il s'était retiré pour sa sécurité. Le premier acte de guerre est la capture par les royalistes d'une série de villes des Midlands tenues par les barons rebelles en avril 1264.

LA BATAILLE DE LEWES, LE 14 MAI 1264

Simon, dont les principaux soutiens se trouvent à Londres et dans les villes alentours, attire les forces royales vers le sud. Celles-ci mettent le siège devant le château de Rochester, qui avait été l'objet du célèbre assaut des barons contre le roi Jean en 1215.

Les troupes royales ne désirant pas risquer une attaque de Londres, ce qui favoriserait Simon, la première bataille rangée se



Ci-dessus : les rois anglais tiennent leurs terres en France en fiefs des rois de France. Ici, Édouard III d'Angleterre rend hommage à Philippe VI avant le retour de la cour royale en Aquitaine. (British Library Ms Royal 20.C.VII fol.72v.)

À droite : un groupe de chevaliers dans un manuscrit, vers 1250-1260. Le roi, au premier plan, porte des protections sur ses genoux et ses tibias ; l'armure qu'il a passée sous son surcot est en mailles. Les épaules relevées suggèrent une protection en cuir de la partie supérieure du torse. Les deux rois semblent gauchers, ce qui est sans doute une licence artistique. (Reproduced by permission of the Master and Fellows of Trinity College Cambridge, MS R.16.2, f.23r)



Au départ, le roi et Simon de Montfort sont des amis proches, mais ils se querellent à de nombreuses reprises et finissent par s'affronter. (Beagle)



produit le 14 mai à Lewes, dans le Sussex. Les forces de Simon sont inférieures de moitié à celles du roi, mais elles ont l'avantage d'être commandées par un chef de premier plan, tandis que la stratégie d'Henri (« incompréhensible », selon le mot d'un historien) est difficile à définir. Se déplaçant de nuit, Simon parvient à s'emparer des hauteurs des Downs qui dominent la ville à l'ouest : c'est le seul endroit où Lewes n'est pas protégé par des obstacles naturels. La prise de cette position a été d'une facilité déconcertante car les forces royalistes n'ont laissé qu'un seul homme pour surveiller cette voie d'accès. On dit que ce dernier, endormi sous des ajoncs pour une sieste réparatrice, s'est réveillé pour être fait prisonnier.

L'armée des barons est déployée sur les Downs en trois divisions (ou « batailles ») de front ; les hommes d'armes sont déployés devant et l'infanterie derrière. Les soldats ont cousu de petites croix blanches sur leurs poitrines et dans leurs dos. Les Londoniens forment, avec un corps de chevaliers, la gauche ; au nord, une quatrième division de réserve, commandée par Simon lui-même, se tient derrière le centre. Avant le début de leur mouvement en contrebas, les royalistes ignorent tout de la présence de l'adversaire. Aussi ont-ils à peine le temps de se déployer pour leur faire face en dehors de la ville.

Les royalistes sont eux aussi déployés en trois divisions, une quatrième a été laissée en garnison à Turnbridge. Mais cette dernière

vient de tomber aux mains des barons, ce qui prive le roi Henri de réserve. L'aile droite de l'armée royale est sans doute commandée par le prince Édouard ; le centre est sous la responsabilité du frère du roi Henri, Richard de Cornouailles, lequel a participé aux croisades avec Simon de Montfort. Richard est appuyé par Edmond ainsi que par trois importants seigneurs anglo-écossais : Balliol, Bruce et Comyn. Le roi se trouve à gauche, avec, entre autres, le comte d'Hereford, dont le fils aîné fait partie de l'armée de Simon. Si toutes les sources s'accordent à dire que l'armée de Simon était la plus importante, peut-être deux fois plus grande que celle des barons, et comptant une plus grande proportion de chevaliers, les chiffres avancés sont aussi peu fiables que variés. Les armées s'affrontent, plus ou moins tête baissée, à quelques centaines de mètres de la ville. Les Londoniens, sur la gauche des barons, avec moins de terrain à couvrir, sont les premiers au contact, mais ils sont rapidement dispersés par la charge furieuse du prince Édouard. Certains de leurs chefs préférèrent se rendre plutôt que de risquer un châtement sévère pour leur félonie.

Édouard déteste tout particulièrement les Londoniens, qui ont insulté publiquement sa mère un an plus tôt. Aussi, se lance-t-il dans une poursuite effrénée, qui voit bientôt ses troupes disparaître du champ de bataille. Cinq kilomètres plus loin, il ordonne la halte, non sans avoir massacré une bonne partie de ceux-ci. Il rallie ses hommes pour revenir sur le champ de bataille et aperçoit alors la bannière de Simon, fichée sur un chariot, laissée en arrière, sur une colline, avec quelques prisonniers royalistes. Pensant que Simon se trouve à l'intérieur, Édouard et ses hommes passent à l'attaque. Mais, après avoir surmonté la résistance féroce de la garde des barons et tué presque tout le monde, ils découvrent que Simon ne se trouve pas sur ces lieux. Pis, la majorité de leurs victimes vient de leur propre camp. Lorsqu'ils regagnent enfin le champ de bataille, il est trop tard. Édouard s'est rendu coupable d'une rare erreur tactique en se laissant emporter par sa colère et son désir de vengeance.

Face à la principale armée royaliste, Simon a remporté une victoire écrasante. Gilbert de Clare, 8^e comte de Gloucester, qui dirige le centre des barons, a enfoncé les lignes de Richard de Cornouailles, faisant de nombreux prisonniers de marque et forçant Richard, abandonné par ses hommes, à se réfugier dans un moulin. La suite des événements est confuse, mais il semble qu'au moment où le centre royaliste s'effondre, Simon lance sa réserve sur l'autre aile, qui est également mise en fuite. Le roi Henri a un cheval tué sous lui, mais il parvient à se réfugier dans un prieuré avec sa suite. D'autres de ses partisans, plus au sud, se retrouvent prisonniers des marais de Lewes (aujourd'hui asséchés). Certains chevaliers seront retrouvés noyés le lendemain, toujours assis sur leurs chevaux dont les sabots se sont englués dans la boue.

Victorieux, le prince Édouard arrive sur ces entrefaites ; l'armée royale est dispersée, à l'exception des hommes qui se tiennent dans la ville. La plupart des troupes, dont celles des Lusignan, se sont enfuies devant la tournure des événements. Pourtant, Édouard tente, avec ce qui lui reste de soldats, de se frayer un chemin au milieu des assiégeants pour rejoindre son père dans le prieuré. La situation est désespérée et Henri tente de négocier. Dans le « dit de Lewes », Henri accepte de capituler. Il se plie aux exigences des Provisions d'Oxford et donne Édouard, prince de Galles, comme otage. Le nombre total des tués oscille probablement entre 2 000 et 3 000 victimes, un chiffre assez faible pour une bataille médiévale. À Lewes, le



Dessin d'un gisant de chevalier anglais, vers 1250-1260 à Temple Church, Londres, portant une cervelière sur sa cotte de mailles avec un support rembourré pour son heaume.

Le roi confie le château de Kenilworth à Montfort, qui le rend quasi inexpugnable. Ce dernier soutient un siège de six mois après la bataille d'Evesham et ne se rend qu'en décembre 1266. Le bâtiment n'est plus qu'une ruine aujourd'hui. (Beagle)



nombre des prisonniers dépasse de loin celui des pertes. Mais la bataille a d'autres caractéristiques inhabituelles. Ce fut essentiellement un choc de cavalerie (bien que gagné par la plus faible des deux). On ne voit pas l'infanterie commencer à prendre le rôle prédominant qui sera le sien au cours du siècle suivant. L'infanterie semble n'avoir en effet tenu que son rôle traditionnel, c'est-à-dire secondaire. Enfin, à part une référence faite à l'utilisation d'arbalètes, il n'est fait mention nulle part du rôle des archers, bien que les troupes des barons aient certainement compté dans leurs rangs des archers gallois.

LA BATAILLE D'EVESHAM, LE 4 AOÛT 1265

Une grande victoire a été remportée par les barons, mais elle n'a pas résolu tous les problèmes. Le comte Simon, que certains soupçonnent de vouloir s'emparer du trône, a dans ses mains tous les pouvoirs d'un souverain, sans en avoir le titre. Le roi est au service du Parlement dont les membres sont nommés par un triumvirat constitué par le comte Simon et ses proches alliés, le jeune comte de Gloucester et l'évêque de Chichester. Les offices judiciaires et administratifs sont distribués aux partisans, amis et obligés. Pourtant, même les alliés de Simon se plaignent de son caractère dominateur et dictatorial. Ainsi, Gloucester est de plus en plus irrité par les innombrables rejets de ses propositions, une irritation qui culmine avec l'annulation même de ses ordres par le vieux comte de Leicester. D'un autre côté, si le Parlement convoqué en 1265 est un « Parlement croupion », il compte en son sein des représentants des villes, précédent significatif, bien que leur présence ne soit pas liée au désir d'un gouvernement plus représentatif.

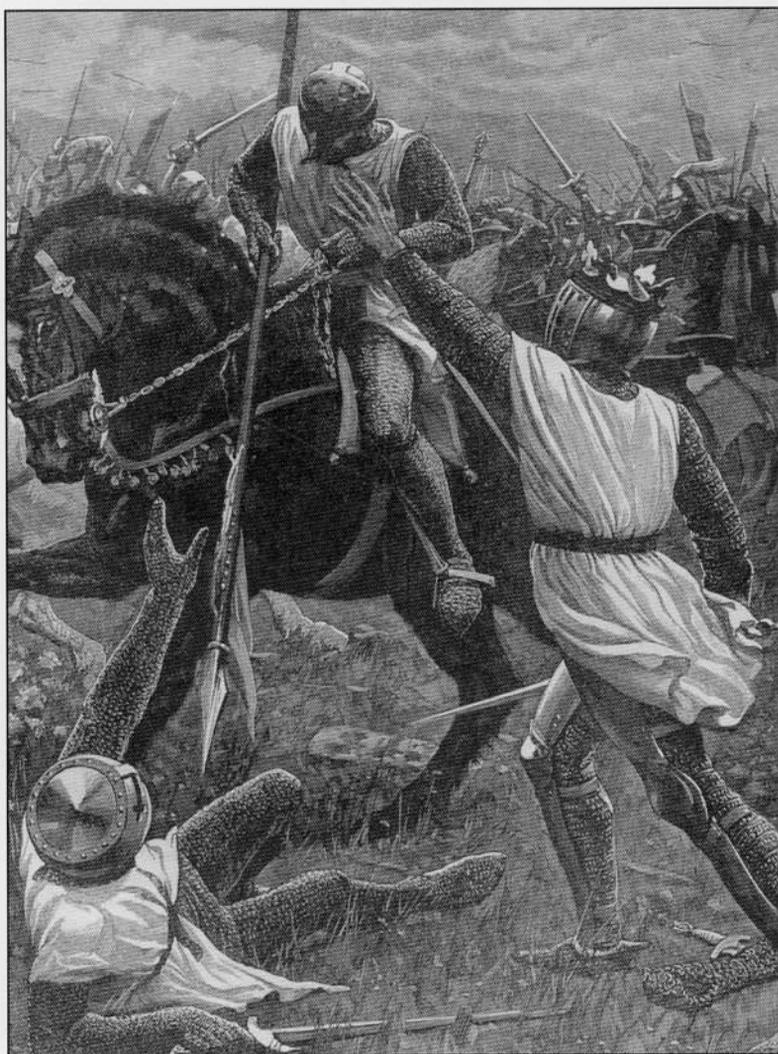
Si Simon est impopulaire, la principale opposition à son gouvernement est moins le fait de la population que celui des barons. Il est particulièrement honni par les puissants seigneurs des marches galloises pour s'être allié avec Llewelyn ap Gruffydd, « Llewelyn le Dernier », prince de Galles, qui a épousé la fille de Simon et étendu son territoire aux dépens de celui des seigneurs des Marches.

La bataille de Lewes, 14 mai 1264.
Le prince Édouard dirige la charge
contre les Londoniens qui arborent
la croix blanche cousue à la hâte
pour les signaler comme partisans
de Simon de Montfort. La poursuite
enthousiaste des vaincus sera une
des causes de la défaite des
royalistes.

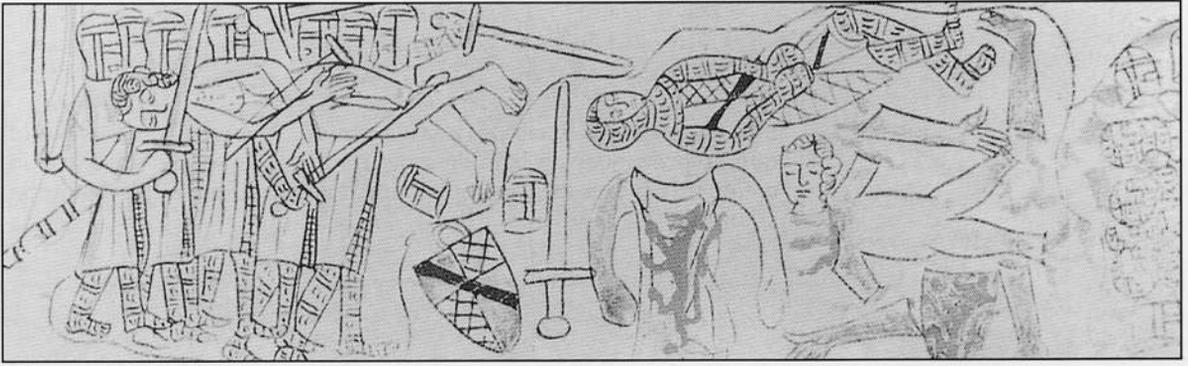


La paix semble bien précaire, un gouvernement équilibré n'est pas encore installé et le sort infligé au roi et à Édouard – Henri est presque réduit au silence et largement ignoré – provoque un grand mécontentement. Le prince Édouard, qui dispose de toutes les qualités qui font tant défaut à Henri, a préféré se rendre à Lewes plutôt que de provoquer un bain de sang inutile, pour se voir privé de son comté de Chester et être emprisonné. Par contraste, les fils de Simon augmentent encore la colère populaire par leur comportement outrancier.

Mais Simon commet une grave erreur qui permet à Édouard de s'échapper. Ce dernier rejoint bien vite l'ancien allié de Montfort, Gloucester, et tous deux lèvent bientôt une armée qui s'empare de tous les gués sur la Severn. Leurs effectifs sont bientôt augmentés par des partisans du roi venus de France, sous Guillaume de Valence, lequel débarque à Pembroke. Le comte Simon, qui se trouve alors dans le comté d'Hereford, est donc coupé de ses appuis à Londres et dans les Midlands. Dans les Marches, l'hostilité des seigneurs l'empêche de lever davantage qu'une armée aux effectifs ridicules. Mais ses alliés en Angleterre sont à même de lever une armée considérable, sous les ordres de son fils, qui porte le même prénom que lui, et ceux du



Le roi Henri est capturé à Lewes et retenu prisonnier par les seigneurs rebelles, avant d'être ensuite libéré à



comte d'Oxford. Le prince Édouard fait encore une fois preuve de son grand sens tactique et se retourne pour intercepter cette armée de secours près de Kenilworth, qu'il prend par surprise le 1^{er} août, et disperse entièrement. Pendant ce temps, le comte Simon parvient enfin à franchir la Severn, mais l'armée qu'il espère attaquer s'est évanouie. Il ne sait rien des événements de Kenilworth et, lorsqu'il voit arriver l'armée d'Édouard, arborant fièrement les étendards capturés, il croit venir à la rencontre de l'armée de son fils. Son ennemi juré s'approche d'Evesham, comme Édouard l'espère. Ce dernier sait que la seule route de repli, qui traverse l'Avon, peut être aisément fermée. Simon est pris au piège. La majorité de ses recrues galloises désertent prudemment et il se retrouve alors à un contre cinq. Voyant ses ennemis s'approcher, il s'exclame : « Que Dieu ait pitié de nos âmes, car nos corps sont à eux. » Il combat bravement, jusqu'à ce qu'il soit tué, ainsi que la quasi-intégralité de ses hommes. Son corps est sauvagement mutilé. Simon de Montfort manquait d'appuis populaires, mais il était plus apprécié par les gens ordinaires qu'on ne le supposait. Sa tombe à Evesham devient bientôt un lieu de pèlerinage et, dit-on, le lieu de certains miracles.

LA CHUTE DE KENILWORTH

La mort de Simon de Montfort ne met pas un terme à la révolte des barons. Ses derniers partisans réfugiés dans le château de Kenilworth font encore montre d'un splendide esprit guerrier. Les fortifications du château ont été consolidées par Simon à tel point que la place est presque inexpugnable. Les derniers partisans de Montfort parviennent à soutenir un long siège avant de capituler fort honorablement.

L'atmosphère dans le camp des vainqueurs est assez contrastée. Le comte de Gloucester n'a pas épousé la cause des royalistes parce qu'il avait changé d'avis sur la nécessité des réformes, mais parce qu'il était tombé en disgrâce auprès de Simon. Il parvient à protéger de nombreux partisans de Simon qui, sans lui, auraient subi les foudres des vainqueurs. De fait, le Prince «dictum» de Kenilworth (1266) leur garantit l'amnistie et la restitution, en échange d'une amende, de leurs terres confisquées. Au début de 1267, Gloucester se lance dans une manifestation quelque peu menaçante de soutien aux Provisions d'Oxford. Un an plus tard, le statut de Marlborough établit une Constitution qui incorpore la majorité des Provisions.

Le roi Henri, libéré par les hommes du prince Édouard à Evesham, règne encore sept ans. Mais c'est un homme dont l'incompétence s'ajoute à présent à une grande faiblesse provoquée par l'âge et les revers de fortune. Quoi qu'il en soit, le gouvernement est assuré par quelques administrateurs expérimentés et fiables, sous les yeux attentifs du futur Édouard I^{er}.

Le corps mutilé de Simon de Montfort représenté dans une étonnante enluminure contemporaine : « Que Dieu ait pitié de nos âmes, car nos corps sont à eux ! » s'écria-t-il quelques instants avant sa mort.

